Dossier thématique : *Québec*

sous la direction de Vincent Bouchard
et de Fabrice Leroy

ETUDES FRANCOPHONES
ISSN 1093-9334

Volume 25, numéros 1 & 2
Printemps et Automne 2010

Dossier Thématique Québec:
sous la direction de Vincent Bouchard et de Fabrice Leroy

Ce numéro a été réalisé grâce à une bourse de recherche octroyée par le Ministère des Relations Internationales du Québec et au soutien de la Délégation du Québec à Atlanta. La rédaction d'*Etudes Francophones* remercie tous ceux qui ont généreusement participé à ce projet, et tout particulièrement Mme Ginette Chenard, Déléguée du Québec.

Rédacteur en chef:
Fabrice Leroy (University of Louisiana at Lafayette)

Directeur de la revue :
Abdelhak Serhane (University of Louisiana at Lafayette)

Comité de rédaction:
David Barry (University of Louisiana at Lafayette) • Vincent Bouchard (University of Louisiana at Lafayette) • Suzanne Kocher (University of Louisiana at Lafayette) • Amadou Ouédraogo (University of Louisiana at Lafayette)

Conseil scientifique international:
Livio Belloi (Université de Liège) • Jean-Pierre Bertrand (Université de Liège) • Raoul Boudreau (Université de Moncton) • Abdellah Bounfour (Inalco, Paris) • Denis Bourque (Université de Moncton) • Gaëtan Brulotte (University of South Florida) • Guy Dugas (Université Paul Valéry, Montpellier) • Hugo Frey (University of Chichester) • Vittorio Frigerio (Dalhousie University) • Hafid Gafaiti (Texas Tech University) • Marc Gontard (Université de Rennes 2) • Jean Jonassaint (Duke University)• Ingeborg Kohn (West Point Military Academy) • Édouard Langille (St. Francis Xavier University) • Mark McKinney (Miami University of Ohio) • Gérard Montbertrand (College of Charleston) • Françoise Naudillon (Concordia University) • Adelaide Russo (Louisiana State University) • Abderrahman Tenkoul (Université de Fès) • Albert Valdman (University of Indiana) • Robert Viau (Université du Nouveau-Brunswick)

Assistante à la rédaction:
Christine Romain Ferrell (University of Louisiana at Lafayette)

Conception graphique et mise en page:
Leslie Schilling (University of Louisiana at Lafayette)

Fondée en 1986 par l'Université de Louisiane à Lafayette, la revue *Études Francophones* (anciennement *Revue Francophone de Louisiane*, puis *Revue Francophone*) a pour objectif de diffuser la recherche dans les domaines de la langue française, des arts, de la littérature, du droit et des sciences sociales, de la culture et de la civilisation des pays francophones. La revue est recensée dans la *Bibliographie du MLA*, dans la *Bibliographie d'Histoire Littéraire Française* de Klapp-Lehrmann et *La Revue d'histoire littéraire de la France*. *Études Francophones* est publiée deux fois par an (automne et printemps).
Tous les articles soumis à *Etudes Francophones* font l'objet d'un processus d'évaluation critique par des pairs. La revue publie des livraisons non thématiques et des numéros thématiques placés sous la responsabilité de rédacteurs invités. Des propositions de numéros thématiques peuvent être soumises à la Direction. Le comité de rédaction se réserve le droit d'apporter des modifications stylistiques et éditoriales aux manuscrits acceptés pour publication.
Les textes publiés sont la responsabilité exclusive des auteurs. Les manuscrits doivent être envoyés en double exemplaire en format Microsoft Word, accompagnés d'un envoi par courrier électronique.

Nos coordonnées:
Etudes Francophones
Université de Louisiane à Lafayette
Box 43331
Lafayette, LA 70504-3331
Téléphone: (337) 482-5445
Télécopieur: (337) 482-5446
Courriel: Fabrice Leroy: fleroy@louisiana.edu
Christine Romain Ferrell: revue-ef@louisiana.edu
Abonnements: 45 U$D pour deux numéros par an
Contacter revue-ef@louisiana.edu

GUIDE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de la revue *Études Francophones* sont priés:
• d'inscrire le titre de leur article en haut de la première page ; sur une feuille séparée leur prénom, nom, affiliation universitaire et adresse ;
• de dactylographier leur texte à double interligne, 25 lignes par page (Palatino ou Times New Roman 12 points), texte justifié à gauche et à droite ;
• de limiter leur texte à un maximum d'une vingtaine de pages ;
• d'insérer les références dans le texte entre parenthèses, suivant les normes du MLA (Cf. MLA Handbook ou <www.mla.org>). Si le titre est mentionné dans

le texte, n'indiquer que les pages (245-46) ; si le titre n'est pas mentionné dans le texte, indiquer le nom de l'auteur et les pages (Camus 139) ; si l'auteur est cité dans le texte, indiquer le titre abrégé et la page sans ponctuation (*Malentendu* 25) ;
• d'insérer les citations de plus de quatre lignes en retrait et sans guillemets ;
• d'insérer les titres de livres, revues, journaux, etc. en italiques ;
• de donner la traduction des citations étrangères en notes en fin de texte ;
• de suivre les normes MLA pour l'utilisation des titres français ; de n'utiliser la majuscule que pour le premier mot du titre et les noms propres (*L'Ami du peuple*, *Nouvelle revue française*, *Présence africaine*) ;
• d'insérer les notes manuellement en fin de texte ; **de ne pas utiliser la fonction de mise en note automatique par logiciel** ; utiliser la fonction « superscript » pour insérer les numéros de notes.
• de placer les ouvrages cités après les notes en fin de texte ;
• de donner les prénoms complets des auteurs (les initiales ne suffisent pas) ; dans le cas de revues et de journaux préciser le volume, le numéro, l'année, et les pages (*Revue francophone* 8.1 (1993): 10-11).

TABLE DES MATIERES

Présentation du numéro 7
Vincent Bouchard et Fabrice Leroy

Préface : Le Québec, valeurs démocratiques, identité et francophonie nord-américaine 10
Ginette Chenard

I. Le Québec en regard du monde francophone

Québec, Acadie et Louisiane: l'influence des retrouvailles 20
Barry Jean Ancelet

André Gladu : un cinéma de l'empathie 30
Vincent Bouchard

« Tomber dans l'absence au monde » : l'esthétique néo-romanesque dans *L'Aquarium* de Jacques Godbout 43
François Harvey

Penser le contraire : *Des Nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay 66
Maxime Blanchard

II. Le Québec face à ses enjeux

Géographie de l'essai québécois contemporain 80
Vincent-Charles Lambert

L'Uchronie québécoise : histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction 89
Amy J. Ransom

Les voix silencieuses dans *Nous parlerons comme on écrit* de France Théoret 108
Lara Popic

Transformations postexiliques dans *Querelle d'un squelette avec son double* de Ying Chen et *Personne* de Linda Lê 124
Stephanie Cox

Représentation autochtone et cinéma québécois : la langue comme territoire de l'âme 147
Karine Bertrand

Les relations père-fils dans le cinéma québécois contemporain. La communication à l'épreuve de la filiation. 162
Denis Bachand

Panorama de la production romanesque canadienne-française en 2009-2010 181
Vittorio Frigerio

Entretien avec André Gladu 191
Barry Jean Ancelet

Index des articles publiés dans *Etudes Francophones* 207

Penser le contraire : *Des Nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay

Maxime Blanchard
The City College and Graduate Center, CUNY

> « Ce discours est peut-être parlé par des milliers de sujets (qui le sait?), mais il n'est soutenu par personne; il est complètement abandonné des langages environnants : ou ignoré, ou déprécié, ou moqué par eux, coupé non seulement du pouvoir, mais aussi de ses mécanismes (sciences, savoirs, arts). Lorsqu'un discours est de la sorte entraîné par sa propre force dans la dérivve de l'inactuel, déporté hors de toute grégarité, il ne reste plus qu'à être le lieu, si exigu soit-il, d'une *affirmation ».* — Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*

Au risque de passer pour « folklorique », il faut savoir s'opposer au temps. Flaubert n'a-t-il pas eu raison d'écrire *Madame Bovary*, *Bouvard et Pécuchet* et un *Dictionnaire* contre les idées reçues de son époque ? Baudelaire, Barthes et Sartre n'étaient-ils pas des « antimodernes », c'est-à-dire des modernes se situant paradoxalement « en retrait du moderne, à distance » usant d'un « droit de regard, droit d'inventaire » (Compagnon 419). Et que dire à cet égard d'Adorno, celui de *Minima Moralia*? Le vrai progressisme ne consiste-t-il pas à se méfier de la tendance générale, des modes et des engouements ? La bêtise courante ne se sait pas bêtise sinon elle ne le serait pas, a dit Robert Musil… (*De la bêtise*). « Il faut être dans le monde mais de façon anachronique […] Je défendrai partout cette idée d'une pensée anachronique contemporaine […] pour sortir d'un certain rapport moderne à la raison » renchérit l'écrivaine québécoise Catherine Mavrikakis (*Entretiens* 16).

Aujourd'hui, dans certains milieux, qu'il s'agisse des cercles universitaires ou des élites financières, il semble de bon ton de croire absolument à la citoyenneté mondiale et à la mobilité économique ; qu'on puisse encore parler de sentiment d'appartenance nationale ou de lutte des classes choque ou étonne: ce serait dépassé. Des intellectuels, au moins, on serait en droit d'espérer davantage de

méfiance devant ce consensus néo-libéral. En effet, l'intelligentsia ne devrait-elle pas comprendre que ce qui passe souvent pour du « progressisme » n'est que le statu quo en mouvement, que le conformisme qui bouge, que le réactionnaire *cool* (Kundera 71)... De cette intelligentsia globalitaire, on serait en droit d'espérer autre chose que de la « pensée » de slogans publicitaires. Quoi qu'il en soit, à l'encontre de la soi-disant abolition des frontières, ce travail voudrait réfléchir à l'enracinement socio-historique ; à l'encontre de l'individu privatisé et de ses choix, ce travail voudrait en filigrane promouvoir le projet collectif et l'égalité. Par l'entremise *Des Nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay, quatrième tome des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, notre approche voudrait donc, délibérément, prendre une pose « rétro ». Publié en 1984, en pleine désillusion politique post-référendaire, ce très actuel roman de Tremblay se veut un véritable réquisitoire contre les dominantes injonctions d' »internationalisme » et d' »opportunités ».

Journal destiné à une parente et amie, à la « grosse femme », *Des Nouvelles d'Édouard* raconte à la première personne le périple en France du héros éponyme, un employé de magasin. Dans la première moitié du roman, le narrateur relate sa traversée de New York au Havre. Dans la deuxième partie, il découvre Paris. Sur le transatlantique comme dans la Ville-Lumière, Édouard prend conscience d'une identité québécoise caractérisée par la classe, la langue et l'origine. Ce fort sentiment d'appartenance nationale provoqué par le contact avec l'autre et le déplacement vers l'étranger ranime un complexe d'infériorité latent en même temps qu'il excite un chauvinisme défensif. Néanmoins, pendant ce voyage, entre l'affliction et la crânerie, Édouard réussit à s'approprier une part de son identité.

Pas de classe

Modeste vendeur de chaussures, Édouard a hérité de la petite fortune de sa mère morte. Avec ce legs inespéré, il réalise son rêve et s'embarque pour l'Europe. Sur le paquebot *Liberté*, il voyage en première classe. Issu du prolétariat de l'Est de Montréal, il évolue tout à coup parmi la « haute gomme » (Tremblay 76), confondu aux riches. « […] Monsieur est un bourgeois » lui lance un porteur. « Ça me faisait tout drôle de me faire dire ça, chez nous chus un tout nu ! » (187) remarque Édouard. Cependant, à l'instar de sa cabine localisée « entre la première et la deuxième classe » (58), il se demande: « […] où est-ce que je me situe donc? » (135). Certes, lors de ce voyage, il s'achète « un salut » (91), car « [t]out est permis sur un bateau […] On peut être qui on veut. Surtout en première classe où, de toute façon, on est supposé être quelqu'un » (78). Au gré des rencontres, Édouard s'invente ainsi une nouvelle identité (en tant qu'écrivain, acteur) et s'affuble d'un faux nom. Il veut « *plaire* » et, surtout, faire partie de la « caste » (117) des privilégiés. Pour lui, ce voyage reste un « subterfuge pour [s]'immiscer auprès » des femmes du monde et « pour *devenir* l'une d'entre elles » (106). S'il réussit tant bien que mal à donner le change, Édouard hésite beaucoup à se transformer de la sorte. Bien sûr, ébloui, il recule devant la splendeur de la salle à manger,

intimidé par le raffinement du couvert et la complexité de la carte : « j'ai failli rester dehors! Le trac m'a pogné […] je m'sentais bien petit… » (62). Loin des bineries de sa ville, il ajoute que « nous autres, les ouvriers, on reste chez nous » (90). Le manque d'habitude du luxe et l'ignorance des bonnes manières ne font pourtant que confirmer son intuitive appréhension. Car, vite, le « vernis » (124) craque. Les passagers de première classe « supposés […] civilisés et supérieurs » (124) répètent des « énormités » (103) et des « imbécillités » (105). Ce sont de « maudite[s] niaiseuse[s] » (142) et de « gros épais » (63). Même une soi-disant « allié[e] » (143) comme la princesse Clavet-Daudun, toute divertie qu'elle soit par le folklorique Édouard, n'en débite pas moins d'affligeants clichés sur le « désert culturel » (138) québécois. Effaré, Édouard s'aperçoit que les nantis qu'il coudoie ne possèdent aucune culture véritable; sous les bijoux et les smokings, il les découvre vulgaires, ignorants et inintelligents, d'autant plus vaniteux et complaisants. Les passagers de première classe ne sont que des versions mieux habillées et plus argentées des idiots et des quétaines de la famille d'Édouard — mais en définitive pires, puisque sans les difficiles conditions socio-économiques pour excuser leur bêtise. Superficielle, la prépondérance des privilégiés, essentiellement financière, ne sert qu'à dominer ceux d'« origine roturière » (93). Dès lors, pourquoi leur ressembler ?

Toutefois, c'est lorsqu'il rencontre une compatriote qu'Édouard comprend l'ampleur du danger qui le guette. En effet, Antoinette Beaugrand, grande dame d'Outremont, arrondissement huppé de Montréal, lui rappelle les méprisantes épouses « bardées de fourrures » (114) qui, au théâtre, « se retrouv[ent] entre elles, échangeant à voix haute des sottises sur les spectacles ou des remarques *toujours* désobligeantes sur la plèbe […] » (115). Or, allongée sur sa chaise longue, Antoinette Beaugrand se ridiculise par ses minauderies sur Julien Green. Moqueur, Édouard la dupe avec sa « bullshit de faux initié » (116). Sortie de sa ville où elle en mène large, madame Beaugrand perd sa superbe, elle n'est qu'une « nobody » (116) qui « se sacre à plat ventre pour quêter [une] approbation » (117). Devant les Français arrogants qui n'hésitent pas à lui en remontrer, elle se fait « toute petite » (116), « dernière des trous de cuses » (140). Édouard en éprouve de la honte : dans cette avilissante peur du jugement des autres, il se reconnaît. Écoeuré, il mesure sa propre trahison de colonisé. Par ailleurs, attristé, Édouard ressent aussi de la pitié lorsqu'il observe la raide et morne Lucille, la fille d'Antoinette Beaugrand, enfant sacrifiée aux lubies d'acculturation de la bourgeoisie provinciale.

Outre sa médiocrité intellectuelle, sa suffisance et sa duplicité, ce monde « chic » s'avère « plate en chien », « aseptisé » et « ennuyant » (128-129). Édouard descend alors vers la deuxième classe qu'il espère « plus drôle, plus animée, plus… peuple; plus moi, quoi » (130). Dans une pareille ambiance d'assommante préciosité, il fait la connaissance de Mme du Tremblay de Saint-Lambert, une concitoyenne à l'invraisemblable particule, une prétentieuse qui va en France prendre un « bain de Kulture » (133) et qui s'essaie sans succès à l'accent parisien. « Même maudite

affaire qu'en haut mais en plus trivial » constate-t-il avec effarement. Pourtant, parce que mesdames Beaugrand et Tremblay lui renvoient l'image saugrenue de sa propre affectation, Édouard remet en question son désir de fuite et de mue. « [P]arvenu qui a conscience qu'il est un parvenu » (173), il ne se résout pas à imiter la défection culturelle de ses semblables; ouvert au changement, il refuse toutefois de mépriser une histoire et un pays qui l'ont façonné. Par ailleurs, renier sa québécitude, c'est aussi cyniquement maintenir un ordre établi et contrarier toute possibilité de révolution : « [l]es glorieux savent garder leur place tandis que les nobodys s'entretuent pour s'élever » (131) explique lucidement Édouard. Au milieu de cette débilitante concurrence des individus désincarnés, concurrence qui perpétue la logique capitaliste, il y a ceux qui, comme Antoinette Beaugrand, ont oublié pour arriver et il y a ceux qui comme Mme du Tremblay oublient pour tenter d'arriver. S'énonce ici tout un rapport à l'origine : aucune mémoire commune, aucun projet collectif, que des ambitions, que des égoïsmes. Face à ce désolant spectacle de la cupidité, Édouard dit vouloir « inventer une classe rien que pour nous autres […] » (131) : recréer une solidarité populaire afin de se soustraire à cette dynamique néo-libérale.

La langue de chez-nous

Sur le paquebot, Édouard n'échappe pas à une situation linguistique québécoise soudainement globalisée. À bord du *Liberté*, qui « a beau avoir un nom français, tout se fait en English […]; Américains obligent » (61), exaspéré, il note dans son journal : « [m]on anglais est correct mais c'est en France que j'men vas, verrat ! » (73). Sur fond de conversation anglaise fait rage la querelle des français: entre le parler du Québec et le parler de France, entre la langue joual et la langue outremontaise. Il y a division et diversion pour régner, car comme le disait Gaston Miron : « on s'en sacre de dire cheval, joual, ouéoual […] ce qui compte, ce qu'il faut dire, c'est *horse* » (Miron 210). Hypnotisé par l'éloquence du capitaine du navire, qui lui adresse d'abord la parole en anglais, mais qui ensuite réussit en français « […] en deux minutes à dire ce que ça nous prendrait une vie à conter » (75), Édouard change « automatiquement » (75) sa façon de parler, sa voix, et se déclare acteur de cinéma. Avec Antoinette Beaugrand, il étire aussi « sa bouche en cul de poule » (81) et se dit écrivain. Comme madame du Tremblay, il fabrique du « faux prétentieux » (132). Très tôt, Édouard s'inquiète de commencer « à parler comme eux autres » (153) en employant des « mots qu'on comprend pas » (79) et « en faisant claquer les consonnes » comme s'il suçait « des bonbons sûrs » (189); pourtant, cette angoisse n'est ni une question de vocabulaire ni une question d'accent. C'est encore moins une affaire de parler vrai, de rester naturel ou authentique. D'abord, en voulant « accoter » (83) les passagers de première classe, en parlant comme la « porte d'un poulailler ouverte » (137), Édouard montre son ambivalence; il a peur de se faire « mal juger » (118), mais accorde par son suivisme langagier une importance démesurée à l'avis de gens dont il

dénonce la bêtise à pleine page de son journal. Pour emprunter une formule à Pierre Bourdieu (qui l'emprunte à Kafka), il se présente devant un tribunal dont il ne respecte pas le verdict (Bourdieu 129). Ensuite, l'imitation des manières des riches qui débute dans le « rire » s'achève dans la « critique condescendante et paternaliste » (Tremblay 117); pris dans ce « jeu de la tromperie » (118), l'humour contestataire du départ tombe rapidement dans l'insignifiance (117) ; en copiant, Édouard devient ce dont il se moque, ce qu'il réprouve. « Tant et aussi longtemps que j'avais inventé, j'avais eu du fun mais maintenant que je m'entendais mentir je me méprisais profondément » (118). Quand cesse l'invention commence le mépris : la charge politique, à la fois création et combat, se change en soumission obséquieuse aux puissants et dédain pour tout ce qui est admiré et aimé. Voilà un bel exemple de ce qu'Adorno appelle la démocratisation de la méchanceté des couches supérieures (Adorno 253-254). En effet, tout à coup, Édouard singe la mesquinerie des « sang-bleu » (165); complice, sa parole reproduit et encense, « en moins raffiné » (134), la domination. Par ailleurs, Édouard dit le contraire de ce qu'il pense (117); dès lors, il est loisible de dire que, pour arriver, il arrête de penser.

Origine nationale

Sur le *Liberté* qui vogue en eaux internationales, les voyageurs semblent sans famille et sans passé, sans histoire et sans attache : ils ne sont que des passagers de première classe. Mesdames Beaugrand et Tremblay ne font pas exception et s'efforcent de passer inaperçues en oubliant le « pauvre trou inculte » (82) qu'elles ont laissé derrière elles. Sur le paquebot, microcosme de l'élite mondialisée, la « Kul…tuuuuure » (85) et le chic, c'est d'être cosmopolite : de ne venir de nulle part, mais de se reconnaître à un habitus, de se regrouper selon un mode de vie. Sauf pour le Colombien de Bogota, qui arpente incompris les coursives du navire, et sauf pour la princesse de Clavet-Daudun, qui brandit sa généalogie immémoriale, Édouard ne parvient à discerner ni les accents ni les provenances de ses compagnons qui devisent en anglais et qui portent les « déguisements » de ceux « qui savent voyager » (109). À l'occasion du bal de mi-croisière, personne n'a mis l'intrigant « costume national » (123) du carton d'invitation. « Y'a pas grand monde parmi eux autres qui doivent avoir envie de se rappeler d'où ils viennent » (123) constate Édouard devant les « figurants » (129) en robe longue ou en smoking. Lui-même en cravate noire, il se demande avec auto-dérision :

> […] si la chemise à carreaux et les pantalons de bûcheron pourraient être considérés comme un costume national : […] Je me voyais avec une bougrine en chat sauvage, une ceinture fléchée autour de la taille, une tuque rouge sur la tête, des raquettes aux pieds […] (123)

Cette boutade d'Édouard indique bien que, dans cet univers post-national qu'est le navire, chacun semble soit condamné à une élégance « aseptisée[e] »

(129), soit réduit à un folklore caricatural. Dans les deux cas, il s'agit d'un « musée de cire » (128) où Édouard se sent « prisonnier » (129). « They belong. Pas moi » lance-t-il (197) en refusant l'un et l'autre. D'une part, l' « élite blasée » (146) forme un monde complètement « fermé » (245) sur lui-même, exclusif, mais qui se croit néanmoins ouvert, malgré sa « sottise […] » (114) et ses préjugés; ces gens qui restent toujours entre eux « vire[nt] à la porte » (131) tout ce qui leur est étranger et se félicitent de leur « savoir-vivre » (144); ils « regardent tout de très haut, là où on ne voit plus rien parce qu'on est trop loin; [ils] jugent tout sur un ton sans réplique; [ils] possèdent la vérité et la proclament » (115). D'autre part, sur le territoire neutre de l'humanité soi-disant sans frontières du *Liberté*, Édouard se voit forcé d'incarner des stéréotypes culturels : camelote touristique canadienne-française, « Indiens et Maria Chapdelaine » (90). Il s'étonne que la « bonne société » (143), qui ne sait pourtant rien du Québec, le réduise à de tels clichés culturels. « [O]n est toujours le folklore de quelqu'un » (143), songe-t-il; mais « on est toujours l'ignorant de quelqu'un d'autre » (79) remarque-t-il aussi avec pertinence. Par cette juxtaposition du folklore et de l'ignorance, Édouard met en évidence l'incohérence de cette prétendue citoyenneté du monde (personnifiée par les passagers des premières classes) qui fige en typifications schématiques; autrement dit, malgré l'ambition universalisante, chacun s'avère défini par quelques traits « ethniques » simplificateurs.

Cependant, contrairement à ses compagnons de voyage, il ne s'agit pas pour Édouard de rejeter son folklore qui fait partie intégrante de sa mémoire. Il parle volontiers du « nous autres » (128) qu'ont constitué les traditions, un « nous autres » auquel il s'identifie. De ce folklore québécois, il fait même un instrument de révolte; n'entonne-t-il pas « avec la voix la plus vulgaire » (171) *C'est en revenant de Rigaud* afin de « porter un grand coup » (169) à la discrétion et à la respectabilité ? Par ailleurs, une fois arrivé à Paris, conscient d'avoir lui-même une image « tellement idéalisée » (241) des Français, il a l'humilité et l'intelligence d'admettre que ces « gens-là ont une vie quotidienne […] qu'on ne retrouve jamais au cinéma ou dans les romans » (241). Plutôt que de se montrer arrogant, il fait preuve d'ouverture et de curiosité. Édouard sait que la reproduction jusqu'au rancissement des opinions préconçues cache les évolutions et empêche les actualisations; il comprend donc que « l'insignifiance congénitale finira par nous achever » (245), mais constate simultanément que « l'irréel » (245) d'une « aventure trop grande pour lui » le fera mourir d'ennui (314) : dans les deux cas, folklore burlesque ou élégance internationale, la disparition.

« Tapette »

Par l'entremise de son homosexualité, Édouard déchaîne sa colère contre cet « enterrement déguisé en croisière » (172). Avec cette différence dans la différence, il veut « tuer dret là » (93) une insupportable « gang de monde pognés » (172) formée d'« énorme Américain […] *loud* » (102), de « rombière charnue et

suffisante » (136) et de « petite dinde éduquée » (174). Ainsi l'homosexualité, qui n'est d'abord que désir de plaire au capitaine et à l'équipage, veut choquer et devient militante; marginale et aberrante, elle enserre et manifeste par la provocation les identités de « pauvre » et d'« habitant » (124), de *nobody* et de Québécois : elle est l'avant-garde identitaire. À l'heure de vérité du bal d'adieu, Édouard se fabrique un « costume Néfertito-romain » (163), « queq'chose de rare » (162), à l'aide de ce qui se trouve dans sa cabine : le dessus de lit drapé sur l'épaule comme tunique, un rideau flanqué sur la tête comme casque, les poignées des robinets accrochés aux oreilles comme pendants, la chaîne des toilettes attachée au cou comme collier, du papier hygiénique bouillonné aux bras comme parures. Dans cet accoutrement « clownesque » (162) de folle finie (93) au visage « charbonneux et angulaire » (162) comme une « actrice du cinéma muet » (161), Édouard arrête le *party* (163); au milieu des Pompadour, Joséphine et Louis XIV, il fait « royalement dur » (161). Par son scandaleux travestissement, il cherche à « déranger tout le monde » (170). Déguisé mais découvert, il « lâche[…] son fou » (166); la grotesque duchesse de Langeais (son personnage de cabaret) « fait place à Édouard » (171); le *Songe d'Athalie* se confond aux chansons à répondre des réunions de famille : la *drag queen* se lie irrémédiablement au « vendeur de chaussure érudit » (171) du Québec, au grand dam des « faux anonymats » (168) de ceux qui portent le masque pour « passer inaperçu » (165). Cependant, par l'outrance de son affirmation québéco-homosexuelle, Édouard trouble autrement l'orgie « incognito » (165) et « millionnaire » (164) du navire; en s'attifant des accessoires du paquebot, puis en dansant avec Étiennnette, une resquilleuse, il incorpore le *Liberté* et renvoie à ses compagnons l'image loufoque et « indécent[e] » de leur « distinction » (168). « Bécosses de première classe » (166), il envoie non seulement l'internationale des privilégiés « mange[r] de la marde » (175), mais se veut aussi l'incarnation abjecte de leur « bas-fonds » (102) de « constipés » (172).

« Sortir de sa marde », « mettre la marde »

Liée aux « problèmes existentiels » (70), une thématique scatologique trame tout le roman. Prohibé par la langue bourgeoise, l'excrémentiel abonde dans le parler populaire; Édouard plagie tant bien que mal la première avant de vite retrouver le deuxième. Associée à la « quête » (70), le refoulement linguistique du fécal correspond au désir d'élévation sociale ; son retour, son appropriation et son emploi subséquents, manifestent la révolte contre la bienséance. Édouard veut d'emblée « sortir de [sa] marde » (63), c'est-à-dire fuir

> l'étouffement d'une ville ignorante où tout est sujet à scandale; l'ennui qu'elle distille au jour le jour et qui finit par rendre fous de rage […]; l'inévitable promiscuité des parias trop pareils qui se retrouvent trop ensemble et qui finissent par se haïr à force de trop s'influencer (243).

Sans illusion, Édouard sait que « c'est effectivement de la marde qui

[l]'attend de l'autre bord » mais qu'au moins « ça va être une marde différente […] » (71). À Paris, il fera en effet grand cas des toilettes où on « chie debout» (211) et du « petit coin » (228) sur le palier de studio loué… Parti à la rencontre de la balzacienne Antoinette de Navarreins, il tombe immédiatement sur l'outremontaise Antoinette Beaugrand, une madame qui l'a probablement « fait chier à plusieurs reprises », lui le « vendeur de souliers […] » (115), une « culturée » (112) membre des Amis de l'Art, un groupe dont les bureaux se situent « au-dessus des toilettes du parc Lafontaine » (111). Transposé en première classe, Édouard s'aperçoit que ce qu'il admire, que ce qu'il cherche « à l'étranger » (156), n'est peut-être qu'une variante exotique des « femmes de docteur, des femmes d'avocats ou d'hommes d'affaires, des femmes de juges […] méprisantes » (114) et « chiantes » (81) qu'il déteste avec âpreté chez lui. S'il se dit « trop chieux pour sauter […] sur autre chose » (63), Édouard se demande aussi s'il ne renoue pas simplement avec la version dépaysante de ce qu'il « vient de quitter » (156). Perplexe, il observe qu'il n'y a « pas une seule personne là-dedans que j'aurais pu imaginer en train de faire ses besoins. Ç'a dû toute se faire opérer, c'te monde-là; ça doit pas chier, ni péter […] » (129).

Effectivement « sorti de sa marde », puisque voyageant en première classe vers une France mythique, Édouard devient comme ses propres et pudibonds compagnons, pour qui «rien ne [veut] passer » (97) : estomac figé (66) et boyaux bloqués (101). Avec effarement, il décrit l'étroitesse des cabinets : « et le bol de toilette […] j'ai les genoux qui me frottent quasiment sur le lit quand chus assis là-dessus! » (59). L'exiguïté et l'inconfort des lieux d'aisance signale avec insistance une « négation de la merde » (pour paraphraser Milan Kundera) qui va bien au-delà de la continence: une épuration ou une domination du vulgaire, du marginal, de l'exclu. Cela dit, contrairement à celui de ses compagnons de voyage, le « blocage » (100) d'Édouard n'est pas que répression et se mue en résistance. Parlant avec « son nouvel accent qui sort je ne sais d'où » (137) et présenté avec fierté par madame Beaugrand à une « soi-disant aristocrate » (136), Édouard s'est assimilé aux riches et a réussi, selon ses « aspirations » (138), à « pénétrer dans le grand monde » (156). Sorti de sa marde mais sceptique, Édouard met la marde : tiré du ruisseau, il s'insurge. Lorsque la princesse Clavet-Daudun « attaque[…] » (138) l'amateurisme et la désolation de la « province de Québec » (137), il se « vide[…] les tripes » (72). Alors, « la marde à commencer à pogner » (138). Certes, Édouard a « sacrée là » sa patrie, mais veut qu'on la lui « laisse intacte pour quand [il va] revenir » (138). Surtout scandalisé par la mauvaise foi de la péremptoire princesse, qui a fréquenté à Montréal ce qui « essay[e] de […] copier (142) une France convenue, mais qui n'a pas vu « c' qu'y' a de vrai dans c' te ville-là » (142), Édouard met fin aux politesses et lance un retentissant « Maudite marde! » (143).

Ainsi, après avoir voulu être « plus snob, plus chiante, plus chic, plus désinvolte et plus insupportable que les Françaises elles-mêmes » (89), Édouard décide de « mettre un peu de marde là-dedans » (156). Avec ses « imitations de

pets », l'esclandre rabelaisienne du bal masqué le prouve avec éclat. Certes, il scandalise les bourgeois comme il faut, mais il leur rappelle également l'existence d'un monde « d'en bas » qu'ils ignorent. D'ailleurs, l'injure défécatrice, beaucoup plus qu'une grossière défiance, permet paradoxalement à Édouard de nettoyer sa nouvelle société des importuns. D'abord, dans le train entre Le Havre et Paris, à l'arrêt de Rouen, Édouard lance à Antoinette Beaugrand et à sa fille qui partagent son compartiment : « J'espère que la senteur vous dérangera pas trop, j'ai chié dans mes culottes ! » (195). Édouard ne reverra plus ses deux compatriotes qui quittent immédiatement leur place. Ensuite, mal servi par un garçon odieux, Édouard se demande si « vécé » est l'acronyme de « va chier » (210). Finalement, il signifie son congé à un restaurateur raciste qui, le croyant arabe, lui refuse l'entrée de son établissement : « aie, mange donc de la marde, toé! » (251) hurle-t-il. La trajectoire du fécal montre la transformaton d'Édouard : parvenu, résistance, élimination.

Dans le trouble

« Ne suis-je, moi aussi, qu'un envieux qui préfère faire chier plutôt que de passer inaperçu dans un monde où il n'a pas de place ? » (170) se demande Édouard, ce à l'instar de Sartre qui explique que l'écrivain martyr « a besoin de la faveur des grands pour se déclasser » (Sartre 133). « [I]diot du village » (165), plus précisément fou du roi, Édouard comprend choisir « l'ostentation de parasitisme » pour style de vie : il révèle avec clairvoyance la fonction de sa rébellion qui conforte les dominants. Il ne veut pas devenir l'amuseur des riches et le prolo de service, le dissident qui de l'intérieur sert de caution à l'ordre établi. En fait, nullement cynique à l'égard des « gestes braves » qu'il pose, il les « regrette aussitôt, à cause de l'opinion des autres » (172). Il n'y a aucune fanfaronnade dans les aboutissements identitaires d'Édouard : ni vérité de classe, ni naturel linguistique, ni pureté sexuelle. Cela est remarquable. Il n'y a pas d'innocence originelle perdue et retrouvée, mais une longue réflexion sur l'identité. Incapable de faire l'économie de soi (d'un soi socio-historique, hérité et vécu), Édouard ne parvient pourtant pas à s'accorder le luxe d'une transcendance (la transcendance n'étant qu'un luxe, de surcroît dupe) et se voit forcé de penser sa condition présente : celle d'un arrivé aux fidélités chancelantes et aux adhésions incertaines. D'ailleurs, de façon symptomatique, sur le navire qui tangue, Édouard ne cesse de vomir, continuellement incommodé par « la culpabilité, les questionnements, les inquiétudes, les pudeurs » (132). Ce n'est donc pas que le roulis qui lui lève le cœur ; au mal de mer correspond un autre mal, celui des indigestes anxiétés identitaires. Lors d'un premier souper, encore intimidé par le faste du décor et applaudi par le « monde riche » (64) pour son robuste appétit, ne déclare-t-il pas fort éloquemment: « [e]t c'est juste là que la nausée m'a pogné! D'énervement, je suppose » (66)? Il passe sa première soirée sur le paquebot à « renvoyer » (66).

Qu'est-ce qui se joue dans ce mélodrame stomacal, expression du haut-le-cœur identitaire? Lorsqu'il se compare à une héroïne toussotante en

« convalescence » dans une station balnéaire, Édouard raille : « Voyez-vous le docteur Sanregret nous conseiller d'aller à la mer chaque fois qu'on a une petite grippe ? On serait obligé d'émigrer ! Ça prend quatre jours pour se rendre à Gaspé ! » (79). Pourtant, Édouard va bel et bien aux eaux pour se guérir de soi, prend les bains pour soigner son indisposition. « J'ai tout fait pour quitter Montréal et j'ai réussi » (66), déclare-t-il. Derrière lui, il a laissé une « gang d'épais » (70) pour conquérir le monde : il impressionne Antoinette Beaugrand, il se lie avec la princesse Clavet-Daudun, il est complimenté par le capitaine. Il se taille « une petite place sur le *Liberté* » (245). Les succès mondains lui donnent une « espèce de vertige de l'espace » (68), vite transformé en « vide du ciel » (69), écho de son corps « vidé » (66) par les coliques. Au « milieu de ce vide-là » (69), Édouard se sent « petit » (69), « *écrasé* » et « tout seul » (70). Asphyxié, il ajoute: « Chus angoissé, j'ai chaud, j'ai le cœur qui me débat… » (67). D'ailleurs, chaque avancée sociale est comparée à une « gorgée sure » qui « remonte » (86), provoque des « troubles gastriques » (153) et lui fait passer des nuits épouvantables pendant lesquelles « vert » (154), « trempé, tremblant » (150) et « comme dans le coma » (153) il « demand[e] la mort » (96). De façon générale, la fréquentation de ses compagnons de voyage l'« empêchent de digérer » (103). Loin de calmer ses affres, son déplacement géographique et social avive la conscience de classe, renforce l'appartenance nationale et suscite la revendication sexuelle. Cela dit, l'Édouard au cœur barbouillé ne fait pas que « lutter contre la culpabilité » (171) d'un abandon et d'une trahison des siens (les milieux populaires, les Québécois, les homosexuels). Car, si Édouard sait qu'il ne peut « dépasser » ses particularismes par une entrée dans le monde des riches, il comprend aussi qu'il n'y a pas « de retour en arrière possible [...] » (70). Insistant, il demande : « comment voulez-vous que je revienne […] ? » (69). Ce que montre surtout l'énumération (non-exhaustive) des « tournis » (100) d'Édouard, c'est que les percées dans la connaissance de soi ne se font ni dans la plénitude ni dans la forfanterie, mais par les tourments d'une conscience. À la mer démontée qui « bardasse » (151) répond la tempête d'une identité. Édouard s'affirme après les troubles, pendant les troubles : son identité solide de convictions n'en est pas moins secouée de réflexions houleuses.

En France

Sur la terre ferme, dégoûts et déchirements continuent d'accabler Édouard. Néanmoins, à ces pesants épisodes s'enchevêtrent des moments de légèreté. Édouard est évidemment ravi de se retrouver dans la capitale française: « La vie, le mouvement, la lumière, les couleurs! » (213) s'écrie-t-il. Toute sa vaste culture littéraire et cinématographique lui a fait désirer ce séjour à Paris « où les choses se sont vraiment passées » (284). Une fois calmée l'agressivité que provoquent cette ville rationnée, très abîmée par la guerre, et quelques malentendus linguistico-culturels, Édouard devient un observateur sagace (et amusant) des mœurs françaises; passée la première « impression d'irréalité » (215),

Édouard n'avance plus entre les panneaux d'un décor fragile (215) et s'approprie allègrement le monde autour de lui :

> Ce que j'aimais, c'était de me retrouver moi-même en eux alors que nous sommes si différents. Mais ce que j'ai trouvé ce matin, c'est du monde de mauvaise humeur, au lever, avec d'excellentes raisons de l'être et sans pointe d'humour au coin des lèvres parce que c'est la vraie vie et que quand ils quitteront mon champ de vision ils n'iront pas retoucher leur maquillage en attendant le plan suivant. (242).

Dans ce Paris sans Lucien de Rubempré, il se reconnaît. Les boulevards aux cafés bondés lui font penser aux terrasses de la rue Saint-Denis. Les prostituées de Pigalle ressemblent à celles du boulevard Saint-Laurent. Les noms de rue, Tracy, Lemoine, rappellent aussi le pays natal. La Samaritaine devient « le Dupuis Frères de Paris » (285) et l'odeur de boudin grillé évoque la cuisine de sa « tante Mona » (279). Un séduisant serveur du XVIIIe arrondissement lui confie sa liaison avec un soldat de Trois-Rivières. Enfin, devant le Louvre, à la vue d'un couple d'amoureux, Édouard songe à Samarcette, son amant resté à Montréal. Ces amalgames permettent de s'identifier à une France certes pittoresque, mais vivante et « quotidienne » (241). À l'instar du sociologue québécois Fernand Dumont, qui lors de son premier séjour en France logea à Ménilmontant, Édouard découvre heureux le « milieu semblable » et les « similitudes si frappantes de la culture populaire dans un autre pays que le [s]ien » (Dumont 92). Ainsi, par les rapprochements et le syncrétisme, Édouard s'adapte à son nouvel environnement ; apprivoisé, il rosit de plaisir lorsqu'il croise sa « première guidoune française » (216); penché à la rambarde de son quartier ouvrier, il s'exclame « Beauté ! » à la vue du Sacré-Cœur (229); ouvrant les volets sur la cour intérieure de son immeuble, un « moment d'insupportable bonheur » le laisse « plié en deux » (247) devant les pots de fleurs, Lucienne Boyer en sourdine. L'acclimatation rend possible l'euphorie, intense et dérobée.

Bien entendu, au gré de ses longues promenades, Édouard contraste les coutumes françaises aux usages québécois. Il y a « dépaysement », mais aussi « rupture dans [l]es habitudes d'esprit » (Dumont 94). Édouard se discerne (ou pas) dans ce qu'il rencontre, mais son esprit s'ouvre surtout aux variations et aux curiosités : au milieu de ses déambulations, il commence à comprendre, et ce même s'il ne sait pas ce qu'il cherche (273). Il ressent cette « inquiétude » (Dumont 92), dont parle Dumont, et analyse au-delà des simples comparaisons, similitudes ou disparités. En effet, c'est bientôt la différence au sein même de la culture française organique qui fait l'objet de l'interprétation d'Édouard. Avec sa sensibilité de marginal (de québécois et d'homosexuel), Édouard relève les originalités et les conflits à l'intérieur de la cohésion sociale (les uns n'empêchant manifestement pas l'autre). « Tout ça me disait quelque chose » (262) déclare-t-il, avant de sentir solidaire des filles de joie de la rue Blondel, pour qui il voudrait

« faire quelque chose » (276). Au square de la Chapelle, Édouard se mêle à la « foule d'étrangers » : « Arabes », « Noirs », « Blancs burinés, frisés » (260) au « français rocailleux et brusque » (261) comme le sien, mais qui, eux, ne « peuvent passer inaperçus » (260); pourtant, confondu à un Arabe, on l'a mis à la porte d'un bistrot et on le traitera à deux reprises de « sale Juif » (266). Édouard s'identifie donc aux prostituées, aux immigrants, à l'Autre, à ce qui se situe aux franges de la société officielle; comme eux, sur le paquebot, n'était-il pas tenu à l'écart? Cela dit, après s'être tant plaint de la stérilité des riches, Édouard remarque la saleté, la tristesse, la misère, l'errance des pauvres: cette marginalité, qui n'a absolument rien de *glamour*, remue son « âme de missionnaire » (276). Il lui semble sans doute difficile de magnifier le piquant d'une marge (comme on le fait beaucoup, avec complaisance, chez les privilégiés) sans réfléchir plus globalement à l'inégalité et à l'injustice, sans vouloir agir sur ce monde désolé : « Je cherchais la vie, mais pas celle-là » (262) décide Édouard en longeant les voies ferrées de la gare du Nord. Au quai des Grands-Augustins, il épie le manège de ses congénères homosexuels autour d'une pissotière, mais s'éloigne vite au spectacle qui le fait « débander » (292). Sans condamner les dragueurs — il n'y a évidemment rien de moralisateur dans sa « pitié » (291) — Édouard comprend que sa marginalité est un moyen politique, une façon radicale de penser, pas un aboutissement ; il répudie la marginalité comme fin en soi parce qu'il en constate les déplorables conditions, résultats d'un statu quo économique et politique. Cela dit — et il faut le répéter avec insistance — c'est lorsqu'il s'assume comme « nobody », après l'acceptation de sa marginalité, que s'amorce la révolution. Édouard ne s'assimilera pas à la société dominante (celle du *Liberté*, à la française), mais il ne s'enfermera pas non plus dans un ghetto : c'est avec ses particularités identitaires qu'il changera son monde.

Si le rapport aux autres et au « nous » autre occupe une large part du roman, c'est par le moyen de l'écriture que se fait et se précipite cette révélation à soi. Non seulement le récit d'Édouard foisonne-t-il de références littéraires et cinématographiques, textuelles, mais il s'agit aussi d'un journal destiné à la grosse femme, la belle-sœur d'Édouard; un journal que, dans les intercalaires, Hosannah lit à Cuirette. La mise en scène de l'écriture ne saurait être plus explicite. Par ailleurs, matière de son livre, Édouard déclare vouloir écrire un essai (110), une réflexion sur son identité (québécoise); il cherche les mots pour dire « nos malaises » qui « ne sont pas exprimables » (173). Et, au moment critique de la polémique du bal masqué, il apparaît coloré d'encre « garroché[e] » (161) : c'est lui-même qu'il peint. Ainsi, il semble peu étonnant qu'au terme du voyage, ce soit Simone de Beauvoir qui donne des directions pour la station Château-Rouge à Édouard: une figure admirable de l'écriture demande « Vous avez besoin d'aide? » avec regard « nourrissant » (305-306) à celui qui se sent encore et toujours « comme un intrus, un indésirable […] *déplacé* » (304) suite à une remarque désobligeante sur son accent. Arrivé à destination, à Château-Rouge, Édouard découvre avec

enthousiasme les lieux et les personnages de *L'Assommoir*. Dans le métro qui lie une écriture à l'autre, entre Beauvoir et Zola, Édouard s'écrie avec rage : « Pi chu pas canadien! » (307) affirmant ce qu'il est. Entre Simone qui dit le « [m] al du pays » (306) et Gervaise « morte sous un escalier comme une clocharde » (311), Édouard choisit tout à coup la grosse femme, autre figure littéraire, qui lui manque. Après trente-six heures en France, il décide de rentrer au Québec :

> Je voudrais avoir traîné ma gang, ma parenté, mon quartier, ma ville avec moi pour pouvoir partager ! Partager ! Partager, comprenez-vous ? Chus venu au monde en gang et chus incapable de vivre et surtout de comprendre tout seul ! À quoi ça sert de vivre une aventure si on ne sait pas ce qu'elle signifie ? Avec vous que j'aime tant, avec vous que j'aime, je comprendrais ; tout seul je n'y arriverai jamais, je le sais maintenant […]
>
> Je n'apprivoiserai jamais la solitude. J'ai besoin d'un public. Maintenant. Tout de suite. Pour m'expliquer à moi-même.
>
> Et le seul public que je connais est à l'autre bout du monde […] Seul au milieu d'une aventure trop grande pour moi, je mourrais d'ennui, de peur et de frustration (314).

Sur le paquebot, Édouard se désaliène. Il devient autonome, au sens où l'entend Cornelius Castoriadis : la domination du conscient sur l'inconscient. L'autonomie d'Édouard est un discours qui doit prendre la place du discours de l'Autre, d'un discours étranger en lui qui le domine, qui parle pour lui. Édouard élucide et devient instance de décision. Mais qu'est-ce que le discours de l'Autre? Qu'est-ce qu'un discours qui est sien? Un discours qui est sien est un discours qui nie le discours de l'Autre, non pas nécessairement dans son contenu, car il peut se l'approprier, mais qui le nie en tant que discours de l'Autre ; autrement dit, qui, en explicitant à la fois l'origine et le sens de ce discours, l'a nié ou affirmé en connaissance de cause, en rapportant son sens à ce qui se constitue comme vérité propre du sujet — comme sa vérité propre. Toutefois, Édouard ne devient pas un Je pur, puisque l'autonomie n'est pas l'élucidation sans résidu — l'élimination totale du discours de l'autre non su comme tel —, mais bel et bien l'instauration d'un autre rapport entre le discours de l'autre et le discours du sujet (Castoriadis 151-155).

Lorsqu'il décide de rentrer au Québec après son bref séjour en France, Édouard exprime sa spécificité par ce débat sur les origines qui se traduit par un attachement à la grosse femme, figure de la nation québécoise (mais qui se traduit qui se dit aussi par la phobie de sa société). Entre fidélité et solidarité, Édouard ne peut penser et agir sans la référence au Québec, sans la joie de son appartenance, sans la fatalité et l'angoisse de sa condition et de son patrimoine. S'il tente de se « déprendre des pratiques collectives » (Dumont, *Anthropologie* 141), il refuse le mépris et l'oubli de son passé et de sa culture populaire. La mémoire

suppose une solidarité élective avec l'histoire, solidarité définie à la fois par sa rigueur et sa reconnaissance à l'égard des apprentissages et des enseignements transmis. La comparaison du Québec à la France pose à Édouard la question de la double précarité de la culture québécoise : de sa particularité et de son développement, menacés, mais aussi de sa pertinence en tant que « lieu sans portée » (Dumont, *Emigration* 98). Comment dépasser la simple préservation du pittoresque identitaire, ce repli ethnique auxquel astreint le multiculturalisme, dogme mondial ? Quel intérêt pour l'aberration québécoise, pour une nation-accident de l'histoire, pour une province française en Amérique du Nord ? Face à Antoinette Beaugrand et à la princesse Clavet-Daudun, Édouard consent à son origine, à son passé et à son présent : il intègre sa matière québécoise et autobiographique. Si le dépaysement d'Édouard s'avère tonique et nécessaire, il n'implique pas un mépris et un renoncement de soi, les leurres du transfuge qui ne mènent qu'à l'insignifiance. De plus, conçu en tant qu'allégorie du monde, en tant que lieu de tous les combats, contre le colonialisme et l'impérialisme, le capitalisme et le globalitarisme, le parcours d'Édouard le Québécois devient un modèle de liberté et de pluralisme, un projet de société. La lutte contre la désintégration sociale du Québec, pour ses raisons communes, devient une devise : « problème local, répercussions mondiales », la prémonition de ce qui attend toutes les cultures minoritaires.

Ouvrages Cités

ADORNO, Theodor W. « Requiem pour Odette », *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris : Payot, 2003.

BOURDIEU, Pierre. *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir, 2004.

CASTORIADIS, Cornelius. *L'Institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil, 1975.

COMPAGNON, Antoine. *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Paris : Gallimard, 2005.

DUMONT, Fernand. *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*. Paris : PUF, 1981.

———. *Récit d'une émigration*. Montréal : Boréal, 1997.

KUNDERA, Milan. *Le rideau. Essai en sept parties*. Paris : Gallimard, 2005.

MAVRIKAKIS, Catherine. « Entretiens », *Ovni*, 02 (2009).

MIRON, Gaston. *L'homme rapaillé*. Montréal : TYPO, 1996.

MUSIL, Robert. *De la bêtise*. Paris : Allia, 2000.

SARTRE, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature?* Paris : Gallimard, 1948.

TREMBLAY, Michel. *Des Nouvelles d'Édouard*. Montréal : Leméac, 1989.